SCHTROUMPF fanzine

gigi / gir / duveaux

MENSUEL N° 34 – OCT. 79 / 10 F.

éditions jacques glénat

PFFOAH ! IL Y A DES PAYS... LES GENS N'Y SONT JAMAIS TRANQUILLES...
ON LES COFFRE POUR UN RIEN...
LÀ, LES CAMPS... LÀ, LES TORTURES...
PARTOUT LES ARRESTATIONS ...
AVOUE, SALAUD ! TU VAS AVOUER, OUI ?
...ENCORE QUELQUES TOURS DE MANIVELLE ET TU VAS VOIR COMMENT TU VAS NOUS LES DONNER, LES NOMS !
DAWIIIII
ENNEMI DU RÉGIME... TENDANCES ASOCIALES À CARACTÈRE DIVAGATOIRE...
DIPHÉNYL-CONFORMOL... HÉBÉTATE DE SOUFRE... EXCELLENT CONTRE LA SCHIZOPHRÉNIE RÉFORMISTE.
TU VOIS, ORDURE ? CE QUI LUI ARRIVE, C'EST TA FAUTE ! TU N'AVAIS QU'À PARLER....
VINGT ANS D'INTERNEMENT, PLUS DIX ANS D'EXIL INTÉRIEUR, PLUS CINQ DE RÉSIDENCE SURVEILLÉE ...
MAIS APRÈS, JE POURRAI RETOURNER À L'ASILE PSYCHIATRIQUE !
CRÈVE, CHIEN ! ET QUE TA MORT POUILLEUSE SERVE D'EXEMPLE !
À MORT !
À MORT !
TRAÎTRE
PFFOUH ! CE N'ÉTAIT QU'UN CAUCHEMAR !
Franquin + DELPORTE
...MAIS C'EST AUSSI LA RÉALITÉ. EN CE MOMENT MÊME ...
...EN CE MOMENT MÊME, DES GENS SONT INTERNÉS, BATTUS, TORTURÉS, LIQUIDÉS PARCE QU'ILS PENSENT AUTREMENT QUE LE POUVOIR...
NE LAISSEZ PAS FAIRE ! ADHÉREZ À
AMNESTY INTERNATIONAL
SECTION BELGE : BOULEVARD LEOPOLD II 145 - 1080 BRUXELLES

édit. resp. : michel doutreligne - rue de l'aqueduc 48 - 1050 bruxelles

Schtroumpfanzine a reçu cette affiche dessinée par Franquin pour Amnesty International

ENTRETIEN AVEC GIGI

Robert Gigi, pouvez-vous vous présenter ?

Je ne suis pas connu d'un certain public, mais j'ai déjà une longue carrière derrière moi, puisque j'ai débuté en 1948. Comme beaucoup de dessinateurs de ma génération, j'ai travaillé à la commande, et non dans l'esprit de créer des personnages et des séries comme cela se fait aujourd'hui. Les rapports avec les rédactions ont évolué, mais je me souviens avoir longtemps été considéré comme un travailleur à façon, c'est-à-dire que le rédacteur en chef sortait un manuscrit de son tiroir et demandait : « Ça vous intéresse ? » Comme il fallait bien manger, ça m'intéressait forcément, et je me suis ainsi trouvé propulsé de l'histoire de Cow-Boy à l'aventure de Corsaire sans aucune transition, ni préparation.
Pour moi les choses ont changé lorsque j'ai fait la connaissance de Claude Moliterni.

A quelle occasion l'avez-vous rencontré ?

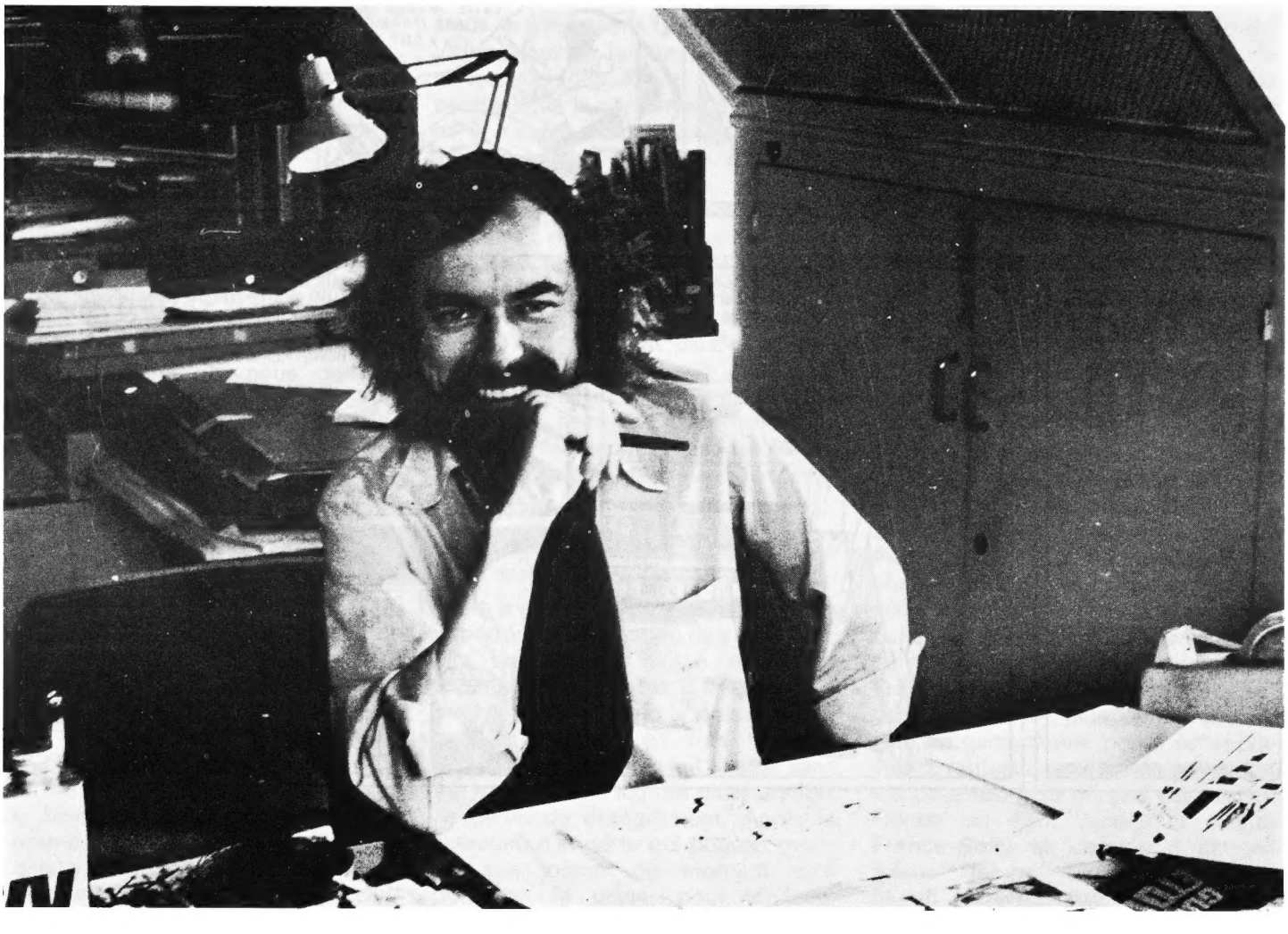
J'ai été mis en rapport avec lui par l'intermédiaire de Georges Dallais. Dallais était rédacteur en chef de **V magazine,** revue érotique pour laquelle j'avais travaillé dans les années cinquante. Cette revue prospère était devenue trimestrielle, et avait en outre contribué au lancement du « Barbarella » de Forest. Comme Forest préparait son film, il n'avait plus le temps de dessiner et Gallais, qui savait que j'aimais dessiner les femmes, m'a proposé de lancer une nouvelle histoire en collaboration avec Claude Moliterni : nous avons fait « Scarlett Dream ».

Avec Scarlett Dream, vous créez votre premier personnage.

C'est exact. Le climat n'était pas encore celui de 68, mais quelque chose changeait dans la façon de concevoir la bande dessinée. Losfeld venait de créer « Le terrain Vague », et il faut du moins lui reconnaître le mérite d'avoir permis un certain éclatement de la bande dessinée. Le premier album de « Scarlett Dream » édité au Terrain Vague a été très important, car c'est à partir de ce jour que j'ai pu créer des choses intéressantes.

En dehors de Pilote, il n'y avait pas de journaux de BD édités en France, et les dessinateurs n'avaient d'autres débouchés que la grande presse.

Pilote prenait petit à petit le tournant qui devait l'amener au visage qu'il a aujourd'hui, mais la grande presse restait le principal support des dessinateurs. En 68, à partir d'une certaine

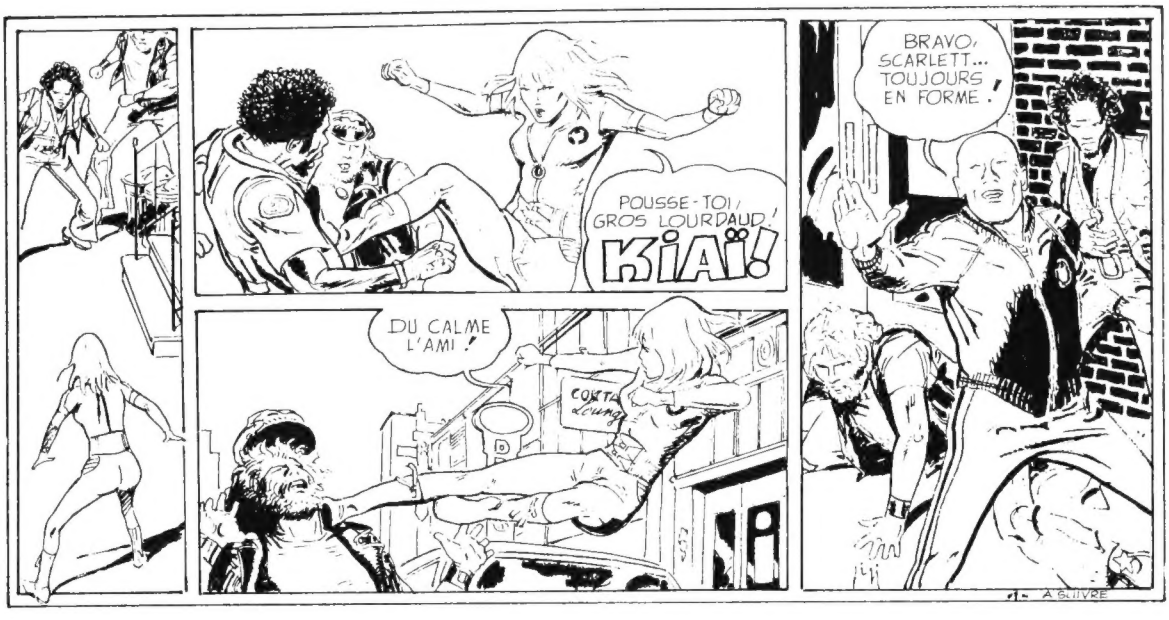


Photos X

SCARLETT DREAM

Par GIGI et MOLITERNI

© DARGAUD PRESSE 1975



SCARLETT DREAM

Par GIGI et MOLITERNI

© DARGAUD PRESSE 1975

CE CARGO A ÉTÉ COULÉ EN CHINE. ON A RETROUVÉ UN SURVIVANT, HÉLAS, IL EST MORT PEU DE TEMPS APRÈS SON ADMISSION A L'HÔPITAL.
IL N'A DONNÉ AUCUNE INFORMATION?
OUI, IL A RÉUSSI A DIRE QU'UN VAISSEAU US. AVAIT MINÉ ET COULÉ LE CARGO. APRÈS VÉRIFICATION, AUCUN NAVIRE AMÉRICAIN NE SE TROUVAIT DANS LES PARAGES.
AH! JE COMPRENDS. AUCUN SERVICE OFFICIEL NE VEUT SE COMPROMETTRE DANS CETTE AFFAIRE ET COMME D'HABITUDE, ON A FAIT APPEL A L'OICE.
EXACT, SCARLETT. L'AVION POUR HONG-KONG DÉCOLLE DANS TROIS HEURES. BONNE CHASSE!
A SUIVRE

SCARLETT DREAM

Par GIGI et MOLITERNI

© DARGAUD PRESSE 1975

SUIVEZ-MOI, MISS DREAM... NOTRE CHEF, SIR OLIVER BURY VOUS ATTEND DANS SON BUREAU...
AT 9060
MAIS, CE N'EST PAS LA ROUTE DU BUREAU OFFICIEL DE LA POLICE DE HONG-KONG?
SIR OLIVER BURY ADORE LES RENDEZ-VOUS DISCRETS... PLUS VITE, JOHN! SIR OLIVER BURY DÉTESTE ATTENDRE...
A SUIVRE

Scarlett Dream pour Dargaud-Presse

réunion entre les dessinateurs de **Pilote** et René Goscinny dont nous avons été témoins – je dis nous parce que fais partie d'un atelier –, le journal a changé d'orientation. Les dessinateurs tels Giraud et Mézières souhaitaient faire un journal dans le style de **Mad**, et c'est ce qui s'est fait avec les pages d'actualités, les couvertures satiriques, etc... Auparavant, il est vrai qu'il n'existait qu'une certaine forme de presse enfantine. Elle était d'un conformisme invraisemblable. S'il n'y a pas eu d'éclatement de personnage, de série en France dans les années cinquante soixante, c'est qu'il pesait sur la BD française un conformisme outrancier. Les dessinateurs existaient. Peute-être y avait-il un vide du côté des scénaristes. Il ne faut pas oublier que le métier de scénariste de bande dessinée est récent. Il y a quelques années, on faisait appel à des gens qui – sans le savoir – étaient plus des « littérators » que des scénaristes. Ces gens avaient une formation littéraire et l'idée du découpage et des impératifs d'une bande dessinée leur échappait totalement. Par exemple, et je l'ai vu, ils étaient capables de décrire une action avec sept ou huit personnages qui parlaient en même temps. C'est un cas exceptionnel, mais qui montre bien l'ignorance qui régnait dans le métier.

Est-ce pour cela qu'on trouvait dans les grands quotidiens, des adaptations dessinées de roman, avec le texte en dessous de l'image ?

Dans un quotidien comme **France-Soir**, les deux genres existaient. On ne peut pas critiquer le « roman imagé », car le but n'était pas de faire de la bande dessinée. Cela tenait plutôt du roman illustré et à la limite, les histoires étaient plus intéressantes que les histoires que nous, dessinateurs de BD, devions illustrer. Si les gens qui écrivaient les romans étaient des personnes très capables, il n'en était malheureusement pas de même de ceux qui pondaient les scénarios. Ce n'était pas forcément leur faute, car je pense qu'ils se trouvaient inévitablement dans la même galère que nous. On devait leur dire : « Faites nous telle sorte d'histoire » et ils étaient bien forcés de s'exécuter. Ceci explique que je n'ai créé des personnages que très tard.

Il n'y avait pas de possibilité de créer une série ?

Si, bien sûr, puisque des journaux comme **Vaillant** existaient et que Poïvet y avait créé « Les Pionniers » de l'espérance. Ce sont là des cas exceptionnels, mais les journaux qui faisaient vivre les dessinateurs de l'époque ne permettaient pas la création de personnages et d'une série.

Où avez-vous appris à dessiner ?

Nulle part. J'ai suivi des études très classiques, et je souhaitais faire de la peinture. Le statut du peintre étant ce qu'il est, les perspectives d'avenir incertaines, j'ai rencontré une forte opposition familiale. Le hasard a voulu que je rencontre quelqu'un qui était dans le milieu de la BD (bande dessinée encore toute balbutiante à cette époque) et cette personne m'a présenté à Raymond Poïvet, dessinateur reconnu. Poïvet était très intéressé par la collaboration et l'accueil de jeunes dessinateurs et je suis entré dans son atelier avec l'un de mes amis, Christian Gatti. Nous nous sommes formés en regardant travailler Poïvet. Il n'existait aucune formation officielle dans ce domaine, et en dehors de la section BD créée par Pichard aux Arts Appliqués, il n'existe toujours pas d'école de bande dessinée à l'heure actuelle. La voie que j'ai suivie est la plus courante. Giraud s'est ainsi formé en travaillant avec Jijé.

Comment se passait votre travail dans l'atelier de Poïvet ?

Nous le regardions simplement travailler. Nous ne faisions ni ses décors ni ses encrages. Poïvet est très respectueux de la personnalité des gens, et il n'aurait jamais voulu créer de « sous Poïvet ». Nous le regardions « descendre » sa planche, nous notions les différents procédés qu'il utilisait et nous travaillions par nous-mêmes. Chez les autres dessinateurs cela se passe peut-être différemment – chez les Belges notamment où l'esprit corporatif est plus développé qu'en France. Le Français a un côté individualiste, et il faut remonter aux ateliers de peintres pour trouver des aides qui faisaient d'abord les fonds, puis les personnages, puis leurs propres toiles.

Vous regardiez dessiner Poïvet, puis vous dessiniez vos propres BD ?

On m'a confié dès le départ un travail important : l'adaptation de « Fabiola », film qui n'a pas laissé de traces impérissables. Ce fut d'ailleurs mon premier contact avec la presse, et un premier contact pas très heureux, puisque la maison a fait faillite sans me payer. J'ai rencontré plusieurs fois ce genre de désagrément. Après la libération n'importe qui pouvait monter son journal du moment qu'il possédait le papier pour le faire. C'était très tentant parce que si un titre marchait, il rapportait beaucoup d'argent, mais la majorité des journaux faisaient faillites... Actuellement ce serait plutôt le contraire. Les journaux qui tiennent ont du mérite et sont limités quant au nombre. J'ai donc placé mon adaptation, j'ai publié une bande dans l'**Aurore**, puis j'ai travaillé pour Del Duca avant d'entrer à la Société Parisienne d'Edition. Cette société publiait **Fillette** qui est devenue le **Quinze ans** que nous connaissons actuellement. C'est pour la SPE que j'ai été amené à dessiner une histoire de western dont je ne suis pas spécialement fier.

Comment s'est faite votre collaboration à Pilote ?

J'ai commencé à travailler pour Claude Moliterni avec « Scarlett Dream », mais j'ai collaboré à **Pilote** avec Jacques Lob. Lob m'avait proposé de faire une histoire sur les soucoupes volantes, et c'est ainsi que je suis entré ou plutôt revenu à **Pilote**, car j'étais sur la couverture du N° O de **Pilote** et j'ai dû faire quelques histoires pour les numéros 1 et 2.

Avec Claude Moliterni vous avez créé « Agar ». Comment s'est fait le passage de « Scarlett Dream » à « Agar » ?

Nous avons continué « Scarlett Dream » pendant quelques temps, puis nous avons dû arrêter car le trimestriel a cessé de paraître. Nous avons commencé une autre histoire « Orion le Laveur de Planète » pour le journal que dirigeait Moliterni, **Phénix**, puis suite au prix que j'ai reçu à Lucca **Il Corriere dei Piccoli** nous a demandé de faire une série style « Orion » mais pour un public beaucoup plus jeune. C'est à ce moment que nous avons créé « Agar » qui par la suite a été repris dans **Lucky Luke**.

Après la disparition du Journal Lucky Luke. Que s'est-il passé ?

Nous n'avions plus de support pour continuer la série « Agar ». L'âge visé était trop jeune pour qu'« Agar » puisse intéresser des revues comme **Pilote, Circus**, etc.. et nous avons dû changer de cible. Nous avons repris la série de « Scarlett-Dream », espionne de charme, car Vania Beauvais nous demandait une série policière pour **France-Soir**. Nous avons mis Scarlett dans un monde plus contemporain, tout en gardant une petite échappée vers le fantastique. Deux épisodes ont été dessinés, mais un seul est paru en France car Paul Winkler a acheté **France-Soir**, et comme il est en même temps directeur d'Opera Mundi, il a préféré passer les bandes

SILENCE, MÉCRÉANTS, VOICI LE DOCTEUR KILL !
4-C
4
BONJOUR MON FRÈRE, BONJOUR MA SŒUR QUI LAVEZ LES PLANÈTES..
SALUT MON PÈRE !
DOCTEUR KILL
MON PAYS VOUS PLAÎT-IL ?
C'EST TRÈS BEAU AU PREMIER CONTACT !
BRAVO !
DOCTEUR, DOCTEUR !
QU'Y A-T-IL, 33 ?
ON NOUS ATTAQUE !
DOCTEUR KILL

Inédit, pour un port-folio en Italie

de son agence plutôt que du matériel neuf qui lui revenait plus cher. Les deux épisodes ont été revendus dans une dizaine de pays, et actuellement nous en préparons un troisième. J'ai été obligé de l'interrompre car on m'a donné l'occasion de mener à bien un projet qui me tient à cœur depuis longtemps, comme quoi il faut être patient dans la vie.

Vous faites allusion à « l'Homme du Japon » ?

C'est cela. Dans les années 70, j'ai commencé pour la Hollande une histoire de Samouraï que j'ai été amené à interrompre au bout d'une vingtaine de pages. En Italie la maison qui publie « Un Homme, une Aventure » m'a demandé de leur réaliser à partir de ces pages l'Homme du Japon. C'est sur quoi je travaille en ce moment.

Pourquoi avoir attendu si longtemps pour publier un album de Scarlett Dream ?

Je n'y suis pour rien. Je pense que c'est un problème de planning au niveau de l'éditeur. Pour intégrer cette histoire, il fallait créer une nouvelle collection, car elle ne pouvait s'intégrer dans la collection classique Dargaud. Le public visé est différent. Nous ne pouvions l'intégrer à la collection Fantastique, alors il a fallu attendre la création de la collection Aventure.

Quel a été l'impact de vos albums ?

Cela dépend des titres. Ceux qui ont le mieux marché sont sans conteste les dossiers sur les soucoupes volantes. Dargaud va d'ailleurs les rééditer en un seul volume. Agar s'est moyennement vendu, mais la politique de vente de l'époque n'était pas très bonne. Les albums sortaient en nombre incroyable et il n'était pas possible de suivre chaque album. Si un album n'est pas suivi, il y a très peu de chance qu'il se vende bien. « Agar » n'est pas retiré du catalogue, mais le succès reste très moyen. C'était une série que j'avais plaisir à dessiner car elle me permettait de mettre beaucoup de moi, mais... Les albums sur les soucoupes volantes se vendent toujours très bien, car il y a un public, qui ne se limite pas au public habituel de la bande dessinée. Si la promotion avait été faite sur des bases différentes de celles employées pour la BD, les ventes auraient été plus importantes. Nous avions bénéficié à l'époque de tout un climat, puisque les soucoupes volantes étaient présentes partout, dans les journaux, à la radio, à la télévision...

Quel sera le support de la prochaine histoire de « Scarlett Dream » ?

Pour l'instant, il n'existe pas de support en France. La vente des albums risque de s'en ressentir, mais quel support trouver ? La sortie du deuxième album devrait permettre de mieux vendre le premier.

Que pensez-vous de la distribution de vos albums ?

Il est toujours difficile de vendre des albums de BD quand vous avez un produit que tout le monde réclame, c'est-à-dire en l'occurrence « Astérix ». La tâche des représentants n'a pas dû être chose facile, mais il est certain que la distribution des autres albums de BD a souffert du succès d'Astérix. Ceci dit, j'ai très rarement vu mes albums dans la devanture des libraires et je me demande encore comment les gens ont su qu'ils existaient. Il est évident qu'on ne peut montrer tous les albums...

Vous travaillez dans un atelier, comment cela se passe-t-il, et pourquoi ?

Cela se passe le mieux du monde, et ne retire rien au travail. Pourquoi travailler en atelier ? Comme je vous l'ai dit, j'ai rencontré Poïvet. Et à l'époque, il était assez marqué par la façon dont travaillaient les Américains. Les Américains travaillent beaucoup d'après photos. Nous avons décidé de créer un atelier, où chaque dessinateur travaillerait pour lui-même, mais nous avions le projet de l'équiper d'un studio et d'un labo photo qui nous permettraient de préparer nos bandes dessinées. Nous avions des projecteurs, du matériel photographique, mais les éditeurs français n'ont pas accroché à cette idée et le projet est tombé à l'eau. Nous avons travaillé comme tous les dessinateurs avec des documents glanés ici et là, mais si le projet a avorté, l'association est restée. Nous nous sommes aperçus que nous nous entendions bien, que c'était sympathique de travailler à plusieurs, qu'il s'en dégageait une certaine stimulation... D'autres dessinateurs se sont joints à nous. Les motivations qui étaient au départ d'un ordre pratique sont devenues des motivations sentimentales.

Comment voyez-vous la BD pour adultes ?

Je ne lis pas beaucoup de BD, mais je crois qu'il y a eu à un moment, une tendance à raconter des histoires invertébrées. L'abus qui en a été fait est regrettable car on a dégoûté le lecteur d'une certaine ouverture, d'une certaine liberté dans le scénario. Il fallait ouvrir cette porte, car la bande dessinée a tellement été brimée par des scénarios rigides que c'était une nécessité, mais il ne fallait pas l'ouvrir n'importe comment. Une forme de laxisme dans l'expression a tué une expérience qu'il eut été intéressant de pousser plus loin. A présent nous revenons à des scénarios plus structurés.

Il m'est arrivé de faire des histoires courtes sans vraiment une trame mais je ne prétendais pas raconter quelque chose. C'était simplement une narration. J'annonçais la couleur, je ne disais pas aux gens, il y a quelque chose à chercher. Dans ce qui a été fait, le propos était ambigu pour la plupart des cas. Le scénario ne voulait pas avouer qu'il n'était là que pour permettre une projection d'images, qui n'ont de suite que pour le créateur. Elles ne sont intéressantes que dans la mesure où le dessinateur dit que c'est un domaine intérieur qu'il livre.

Et la bande dessinée pour enfants, quelles impressions vous laisse-t-elle ?

La BD pour enfants a un gros problème, car l'enfant a un côté très conservateur. Il est donc difficile d'assister à un renouvellement de la bande dessinée pour enfant. On peut créer d'autres personnages, mieux adaptés à l'époque que ceux existants, mais la trame, les motivations, le contenu peuvent difficilement évoluer. On ne peut prévoir le succès d'une BD, on ne l'explique qu'après coup et sans en tirer de grandes lignes. On ne peut que lancer des ballons d'essais mais les thèmes sont toujours les mêmes.

Lorsque vous avez un livre pour enfant dans les mains, vous avez l'impression que c'est un livre fait avant tout pour le plaisir de l'adulte, et l'on risque de se trouver face au même problème dans la BD pour enfant. Ceci dit, je trouve qu'il y a un net fléchissement et un ronronnement alarmant dans les journaux de BD s'adressant aux plus jeunes, et sur le plan scénarios, et sur le plan dessins. On ne trouve pas l'équivalent de création telle que le Marsupilami dans la presse actuelle. Le véritable problème est peut-être qu'on fait une BD pour enfant et seulement pour enfant. La véritable BD est celle qui s'adresse à l'adulte tout en restant accessible à l'enfant, et le succès de « Tintin » et d'« Astérix » est là pour appuyer, si tant est besoin, cette assertion. « Les aventure de Spirou et Fantasio » par Franquin est une BD à plusieurs niveaux.

Carte de vœux de Robert GIGI

L'enfant y trouve son plaisir et l'adulte aussi. Actuellement la BD enfantine ne se situe plus qu'à un seul niveau et c'est peut-être ce qui explique son fléchissement.

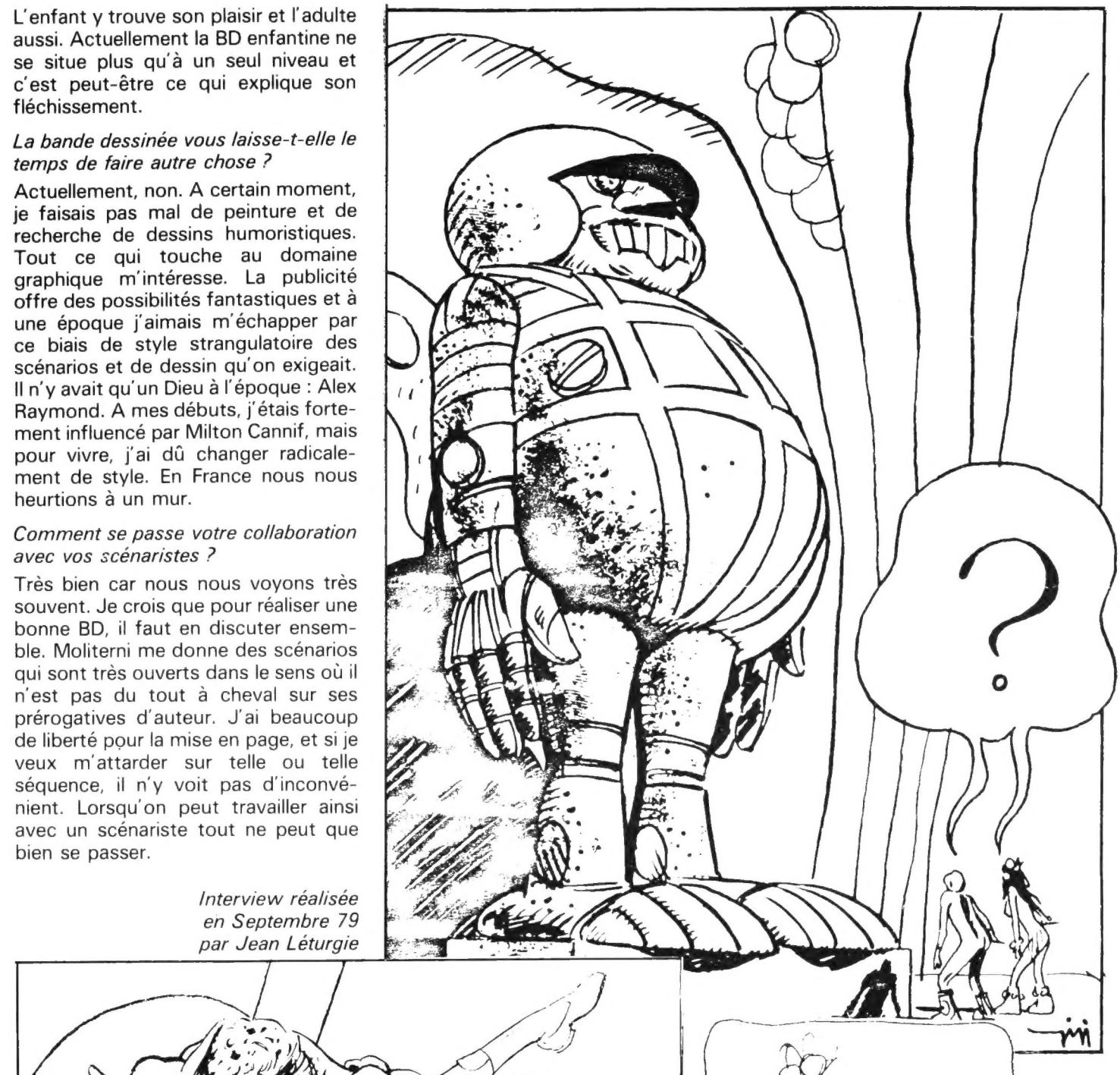
La bande dessinée vous laisse-t-elle le temps de faire autre chose ?

Actuellement, non. A certain moment, je faisais pas mal de peinture et de recherche de dessins humoristiques. Tout ce qui touche au domaine graphique m'intéresse. La publicité offre des possibilités fantastiques et à une époque j'aimais m'échapper par ce biais de style strangulatoire des scénarios et de dessin qu'on exigeait. Il n'y avait qu'un Dieu à l'époque : Alex Raymond. A mes débuts, j'étais fortement influencé par Milton Cannif, mais pour vivre, j'ai dû changer radicalement de style. En France nous nous heurtions à un mur.

Comment se passe votre collaboration avec vos scénaristes ?

Très bien car nous nous voyons très souvent. Je crois que pour réaliser une bonne BD, il faut en discuter ensemble. Moliterni me donne des scénarios qui sont très ouverts dans le sens où il n'est pas du tout à cheval sur ses prérogatives d'auteur. J'ai beaucoup de liberté pour la mise en page, et si je veux m'attarder sur telle ou telle séquence, il n'y voit pas d'inconvénient. Lorsqu'on peut travailler ainsi avec un scénariste tout ne peut que bien se passer.

Interview réalisée en Septembre 79 par Jean Léturgie



Dessins et croquis divers

Scarlett Dream
et croquis divers

RENCONTRE AVEC JEAN GIRAUD

Jean Giraud est de passage à Paris. Calme et serein, il apporte un peu de la paix des Pyrénées où il habite. 1979, c'est en quelque sorte l'année Giraud – Moebius, puisqu'elle a vu la reprise de Blueberry, la parution du Major Fatal, et la collaboration dudit Moebius au film dont tout le monde parle « Alien ».

Jean Giraud, il y a quelques années vous cessiez de dessiner Blueberry. Pourquoi l'abandon d'un personnage populaire, et pourquoi l'avoir repris en 1978 ?

Je n'ai pas abandonné Blueberry, mais pour des raisons personnelles et contractuelles, je n'ai pas dessiné de Blueberry pendant trois ans, ce qui me parait être un entracte relativement court. Pourquoi cet arrêt ? Pendant quatorze ans, du matin au soir, pendant les week end, pendant les vacances, je n'ai fait que du Blueberry. J'avais besoin de souffler. Lorsqu'avec Jean Michel Charlier, nous avons souhaité modifier certains termes du contrat qui nous liait à Dargaud et que nous nous sommes heurtés à une attitude suicidaire de la part de l'éditeur, nous avons d'un commun accord décidé de suspendre les aventures de Blueberry. J'ai pris prétexte de cet arrêt pour me consacrer à plein temps à **Métal** qui venait tout juste de se monter, et j'ai ainsi pu dessiner un tas de choses que la production ininterrompue de Blueberry ne me permettait pas. Les aventures de Blueberry ont donc subi un entracte, mais il n'a jamais été question de les arrêter. J'ai pris des vacances, j'ai travaillé Moebius à fond, puis au bout d'un certain temps, le problème Blueberry s'est posé. Je suis propriétaire du personnage à 50 % et Charlier souhaitait une reprise de la série. Par ailleurs, je venais de m'acheter une maison : je désirais bien l'arranger. Or Moebius ne rapporte pas beaucoup d'argent. Lorsque je fais un album de Moebius, il y a tout de suite dix mille personnes qui sont intéressées, alors qu'un album de Blueberry se vend à cent mille exemplaires. Les éditeurs ont commencé à me faire des propositions intéressantes et dans le même temps, je me suis rendu compte que beaucoup de lecteurs attendaient la suite d'Angel Face. Toutes ces raisons m'ont décidé à reprendre Blueberry.

Retrouver un style graphique plus classique, après trois années de Moebius, n'est-ce pas difficile ?

Ça a été très dur. L'album Nez cassé en porte les traces. Il a des parties trop simples, d'autres trop compliquées. J'avais pris des habitudes graphiques avec Moebius, et il me manquait une certaine rigueur nécessaire au dessin réaliste. J'avais perdu une partie de ma virtuosité au pinceau, je fais tout Moebius à la plume, tandis que Blueberry est entièrement dessiné au pinceau. A présent, je suis beaucoup plus serein et Blueberry va se « reblueberryser ». Les influences Moebius vont disparaître, et comme j'ai la possibilité de m'exprimer ailleurs, je vais certainement aborder Blueberry en y mettant moins de moi. Ce sera plutôt un exercice de virtuosité, de connaissances techniques, de bon travail, puisque je ferai du mieux possible comme toujours, mais j'ai le pressentiment que le dessin sera moins chargé.

Pourquoi différencier Giraud de Moebius ?

Lorsque je dessine Blueberry, je fais référence à une culture, à une esthétique, à un système bien déterminés, tandis que Moebius se réfère à un autre système. L'histoire du Far West s'étend sur une cinquantaine d'années, alors que la S.F. est sans limite. Moebius m'offre plus de possibilités que Giraud, et il est bien agréable de pouvoir élargir le champ des thèmes et préocupations.

L'actualité ne vous tente pas ?

Ça ne me titille pas. J'y pense de temps en temps, mais la bande dessinée est limitée. On retombe très vite dans les histoires style « gendarmes et voleurs », ou dans la satire sociale qui demande un œil particulièrement acéré. Lauzier l'a, mais il ne sait pas raconter des histoires où l'on rêve. De toute façon, que je fasse du western ou de la science fiction, c'est contemporain dans la mesure où je dessine les histoires maintenant et qu'elles sont lues maintenant.

On parle beaucoup en ce moment de Moebius et du cinéma.

A commencer du jour où l'on devient un phénomène reconnu dans l'édition, le monde du cinéma est attentif à ce que vous faites. Il y a un projet de film sur Blueberry, mais il y a surtout en ce moment ma collaboration à « Alien ». Lorsque l'équipe d'« Alien » s'est formée, le scénariste a pensé à moi, et l'on m'a contacté. « Alien » n'est pas marquant au niveau de travail mais des retombées. J'ai collaboré très petitement à ce film, mais pour une fois dans un film à l'impact international il y a un Français dans le coup, et c'est moi. Tout le monde me retombe dessus. Je suis de plus le seul disponible : Giger est à Zurich, Scott en Angleterre... il ne reste que Moebius. C'est une excellente publicité pour **Métal** et pour ma production personnelle. Et je me soumets volontiers à toutes ces contraintes, car le métier de dessinateur est un métier public. Il commence devant la planche à dessin et va jusqu'à la recherche d'un éditeur, d'un journal, du meilleur prix possible pour les planches, en passant par les réponses aux fans, aux journalistes, et à l'acceptation de l'holocauste aux médias. Moi, Jean Giraud Moebius, je me dois d'accepter l'ensemble, de « jouer le jeu ». Mais au bout du compte, le métier de dessinateur renvoie toujours à la solitude.

Vous venez de dire que vous faites un métier public !

C'est vrai, mais je veux dire que derrière tout le réseau constitué par la maison d'édition, les médias, le public, il n'y a qu'un type, comme une araignée au centre de sa toile.

Vous avez créé les Humanoïdes associés avec Druillet et Dionnet. Quelle est à présent votre participation dans cette entreprise ?

J'ai donné l'impulsion de départ. C'est relativement facile de se réunir à trois et de dire : « si on faisait un journal ? ». Après les difficultés d'usage la maison tourne bien, et les Humanoïdes, ce ne sont plus uniquement Druillet, Dionnet, Moebius, mais aussi tous les gens qui chaque jour travaillent à l'élaboration de **Métal**, des albums, etc. Ma participation aux Humanoïdes est limitée au matériel que je fournis au

ALLONS !.. ON NE VA PAS S'ENERVER POUR CES BETISES !
QUOI ?! FM GRR !.. JE VAIS... JE VAIS TE...
AH !.. PATRON !.. JE SUIS L'AIDE CAMP DU MAJOR KRIMSON.. LA COLONNE SERA EN VILLE DANS UNE HEURE ... LES ORDRES SONT DE PREPARER IMMEDIATEMENT LES ECURIES, CINQ CHAMBRES AVEC REPAS POUR LES OFFICIERS ET DES BOISSONS FRAICHES POUR LA TROUPE
ET QUE TOUT SOIT IMPECCABLE !. LE MAJOR A LA REPUTATION D'AVOIR MAUVAIS CARACTERE !
C'EST DU BLUFF !.. PLONGEONS-LE DANS LE GOUDRON ET LES PLUMES
ATTENTION... MINUTE LES GARS !.. SI CE QUE DIT CE TYPE EST VRAI ... MON SALOON... HEU...
GENTLEMEN ! JE NE VOUS CONSEILLE PAS D'ESSAYER !
Y A QU'A L'GARDER EN OTAGE JUSQU'A L'ARRIVEE D'LA TROUPE !..
ALF !.. DEGONFLE
A MOINS QUE LA PERSPECTIVE DE VOIR CETTE VILLE REDUITE EN CENDRE VOUS LAISSE INDIFFERENTS
ET BIEN ÇA PROMET, SI C'EST COMME ÇA JUSQU'A LA NOUVELLE ORLEANS !..
GENERAL STORE SALOON
EVITANT LES VILLES OU LES VESTIGES DE SON UNIFORME FAISAIENT VOIR ROUGE A TOUS LES EX-SOLDATS CONFEDERES, CUTLASS PARVINT ENFIN A LA NOUVELLE ORLEANS
HE, L'AMI QU'EST DEVENU LE NOTAIRE QUI HABITAIT LA, AVANT LA GUERRE
IL EST MORT MONSIEUR... TUE ICI-MEME AVEC TOUTE SA FAMILLE, DANS LE BOMBARDEMENT, QUAND LA FLOTTE DE L'UNION A PRIS LA VILLE, IL Y A TROIS ANS... QUEL MALHEUR MONSIEUR... TOUT A BRULE DANS LE COIN...
GIR
21

Planche de « Mississipi River ». Jim Cutlass (Les humanoïdes associés)

journal. Je tiens à le faire régulièrement, car les gens qui achètent **Métal** sont sûrs de retrouver d'un mois à l'autre Moebius. Je suis en quelque sorte un pilier du journal et je ne dois pas me dérober pour une raison ou une autre.
Si cela se passe ainsi, ce n'est pas par hasard. J'ai développé une originalité qui donne un ton au journal, et beaucoup de dessinateurs sont venus aux Humanoïdes à cause de l'esprit qu'on y trouve. Jean Pierre Dionnet s'occupe entièrement de **Métal**. Il préside à ses destinées, mais doit aussi faire front aux difficultés de toutes sortes qu'occasionne une maison d'édition. Les Humanoïdes ont eu des hauts et des bas (fort heureusement nous traversons à présent une période plus sereine), mais c'est une des rares maisons d'édition à s'être montée sans capitaux.

Le bruit court que vous préparez un dessin animé ?

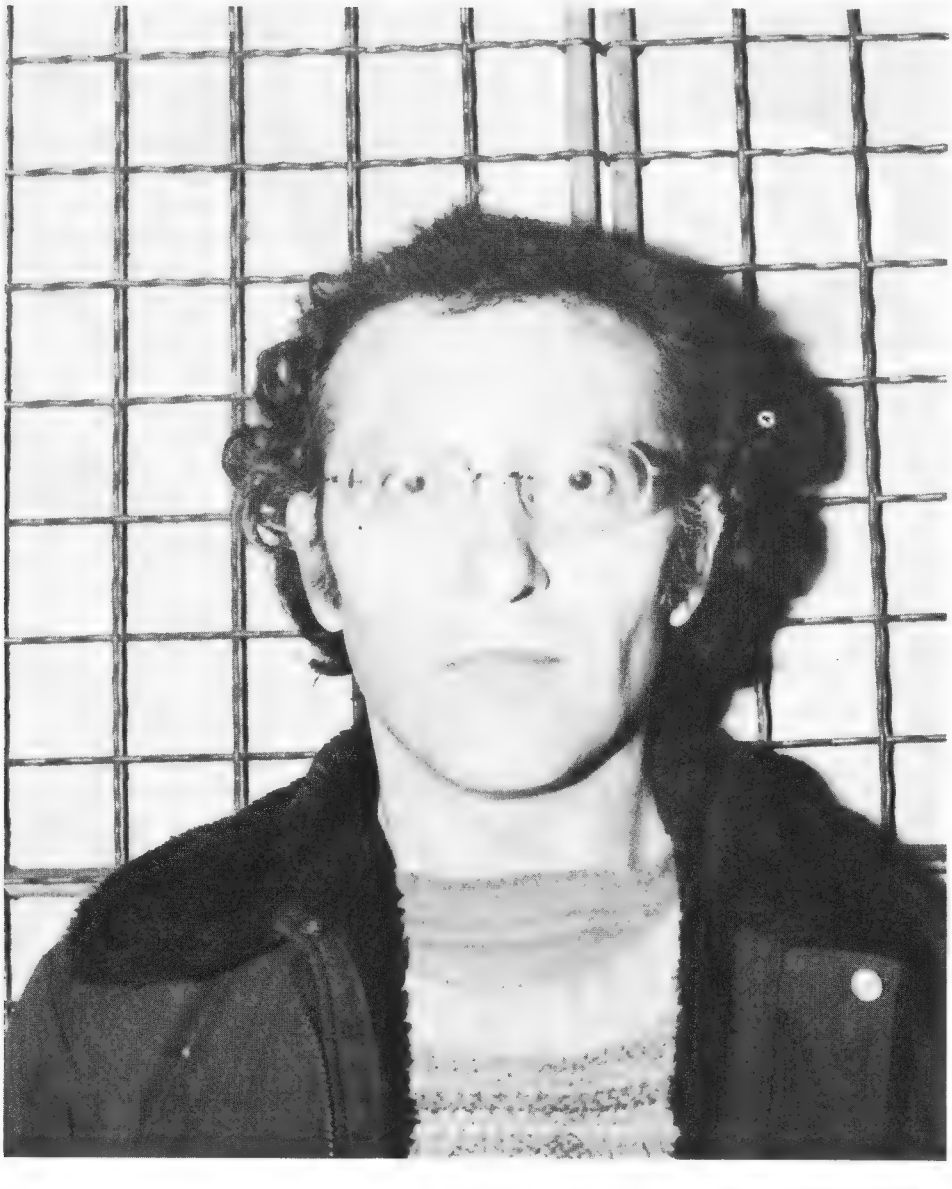
C'est exact. Ce sera un dessin animé de science fiction signé Moebius. La trame du sĉnario a été faite par Manchette, c'est une équipe des pays de l'Est qui s'occupe de l'animation, et le tout est supervisé par Lalou. Nous avions un autre projet qui consistait à reprendre les bandes de **Métal Hurlant** et à en faire un dessin animé qui se serait appelé « Métal Hurlant » tout simplement. Ce projet a capoté, parce que le producteur américain a voulu jouer les producteurs de Cinéma et que nous ne nous sommes pas laissés faire. Les exigences des Américains étant inacceptables, nous avons renoncé.

Quels sont vos projets immédiats ?

Je vais attaquer un nouveau Blueberry ces jours prochains. Avec le dessin animé, la production Moebius et Blueberry, mon planning affiche complet.

Propos recueillis par Jean Léturgie en septembre 1979

Photo Philippot



ENTRETIEN AVEC MICHEL DUVEAUX

Michel Duveaux a débuté voici environ deux ans dans les divers titres de la bande dessinée pour adultes. Venu de Belgique ce dessinateur pourtant bien français ne cache pas, comme certains, ses influences et son admiration pour Jacques Tardi. Il regrette l'absence d'histoire dans la nouvelle bande dessinée tout en rêvant à une grande série ayant pour cadre le moyen âge. Pour débuter dans les histoires longues il choisit le mensuel Circus pour qui il écrit et dessine une histoire de « Pierrot le fou ». Il espère que cette première grande histoire sera la dernière étape vers une série plus ambitieuse.

Pour nous Français vous êtes un dessinateur belge. Or, il n'en est rien. Comment expliquez-vous vos débuts en Belgique ce qui est assez rare pour un dessinateur français ?

C'est tout simplement parce que je voulais faire de la bande dessinée. J'avais fait une histoire voici cinq ou six ans et je l'avais présentée à la rédaction française de **Tintin** où l'on m'a dit que toutes les décisions en ce qui concernait la bande dessinée étaient prises en Belgique. Je suis allé à Bruxelles où l'on m'a dirigé vers l'école de Saint-Luc. Il y avait à **Tintin** deux dessinateurs qui étaient encore à l'école, Beautemps – qui est mort depuis – et Godi.

On parle beaucoup de cette école de Saint-Luc. Qu'est-ce que c'est exactement ?

Les écoles d'art en Belgique qui sont en fait des écoles d'architecture possèdent divers ateliers. Il y a des ateliers d'art graphique, d'art plastique, de publicité... et à Saint-Luc à Bruxelles il y a la bande dessinée, l'illustration. L'atelier bande dessinée avait été créé par Eddy Paape au départ. Je suis arrivé juste après le départ de Paape au moment où Renard reprenait le cours. J'ai passé trois ans à Saint-Luc alors qu'Eddy Paape reprenait un cours dans une académie tout près de Saint-Luc, l'académie de Saint-Gilles. La dernière année j'ai suivi ses cours en même temps que ceux de Saint-Luc.

Comment se déroulent ces cours de bandes dessinées ? En France nous n'avons pas la chance de posséder ce genre d'école.

C'est au sein d'un cours d'art plastique. Nous avons donc des cours traditionnels comme aux Beaux-Arts : histoire de l'art, esthétique, dessins de poses, et en plus nous avons des cours d'atelier de bandes dessinées. Ce ne sont pas vraiment des cours à savoir que l'on corrige surtout des travaux qui sont faits et on oriente les gens. C'est en cela que c'est très intéressant. Le cours de Renard est très bien. Il arrive à bien aiguiller les gens vers ce qu'ils ont envie de faire, eux, plutôt que de leur donner des systèmes.

Vous êtes parti avant la réalisation du « Neuvième rêve » ?

Juste avant ! J'étais en dernière année quand eux étaient en seconde année.

Vous dites que Saint-Luc apprend une bande dessinée traditionnelle belge. Il semble pourtant que le « Neuvième rêve » se dirige vers une bande dessinée beaucoup plus esthétique, plus sophistiquée, que ce que nous connaissons de la production belge.

Je crois que c'est la déformation de toutes les écoles. C'est effectivement aussi le cas de Saint-Luc qui nous dirige plus vers le graphisme. Renard disait toujours que « l'éditeur doit se plier au dessinateur ». Là-dessus je n'étais pas tout à fait d'accord mais lorsque j'étais à Saint-Luc Renard subissait encore très fort l'influence d'Eddy Paape et donc d'une bande dessinée assez traditionnelle comportant tous les petits trucs de la bande dessinée belge. Ils ont pris une direction tout à fait différente après mon départ et celui d'Andréas Martens qui suivait les cours avec moi. Ce qui me frappait aussi là bas, c'était la pusillanimité des étudiants, la plupart fils de famille ne sont là que pour se divertir et acquérir une image d'artiste ce qui explique le nombre important d'élèves et le peu de gens qui en sortent.

Ne trouvez-vous pas cela un peu regrettable ?

Je trouve que c'est très dommage. J'avais d'ailleurs des rapports très difficiles avec Renard parce qu'au départ je voulais avoir au moins des bases de bande dessinée traditionnelle pour pouvoir ensuite m'exprimer correctement. A mon avis ils travaillent à l'envers en travaillant le dessin avant l'expression. Je crois qu'au départ tout du moins la bande dessinée est un art d'expression, le dessin venant après.

Est-ce que dans ce genre d'école on apprend aussi à raconter des histoires ?

Très, très peu. Tout est basé sur le dessin. Ce qu'il y a de bien c'est que l'on a touché à toutes les techniques : la gouache, l'aquarelle, la publicité... Mais rien au niveau de la narration.

Vous êtes nombreux à suivre ce genre de cours ?

Ça a très fortement évolué. Lorsque je suis rentré nous étions six en première année et nous avions fini à quatre en troisième année. Ce qui est très peu. Je crois qu'ils sont actuellement une vingtaine par année. Mais tout le monde ne parvient pas à faire de la bande dessinée. Entre la première et la troisième année il y avait une grosse sélection qui se faisait naturellement. Dans mon cas nous sommes sortis à quatre et deux travaillent dans le BD, Andréas Martens et moi.

Dès vos premières planches dans Spirou (Carte blanche) puis Tintin votre influence de Tardi est très nette. Etait-elle consciente ?

Oui tout à fait ! C'est ce que l'on m'a très fortement reproché à l'école. J'ai d'ailleurs eu des problèmes avec Jijé en troisième année à cause de ça. Ma réponse était que tout le monde avait des influences, qu'il fallait laisser les choses se faire, qu'automatiquement un jour ou l'autre elles se dégagent d'elles-mêmes. J'ai connu Tardi à Bruxelles et je suis allé le voir à plusieurs reprises chez lui et il a été très gentil en corrigeant mes dessins. Il était comme Paape et prenait les choses en vrai professionnel. Le problème avec Renard c'est qu'il n'a jamais publié comme professionnel. Il est un peu frustré ce qui provoque en lui une certaine agressivité à l'égard des éditeurs et il pousse un peu les gens dans des culs de sac.

Vous êtes donc en Belgique avec un dessin réaliste qui parait manquer aux titres belges. Pourquoi venir en France

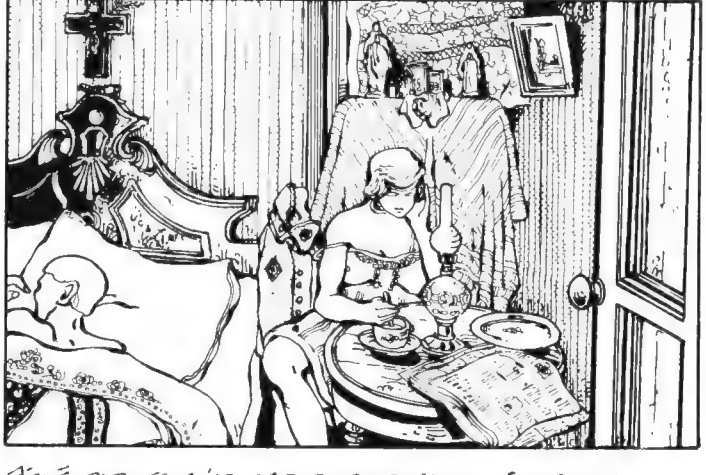
JE NE PLIERAI PAS, BRISEZ MOI !..

PAR M. DUVEAUX

RHUM BARDINET BORDEAUX NEGRITA

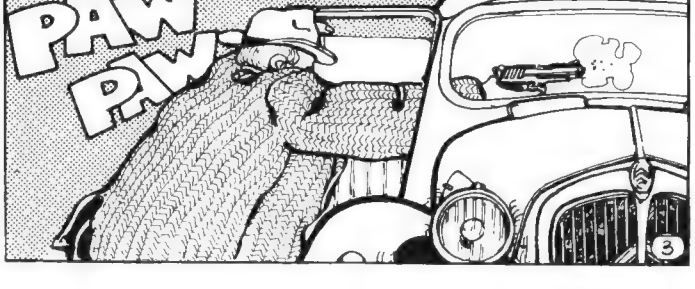
PEU DE TEMPS APRÈS, JE REÇU MA FEUILLE DE ROUTE, LES CAMARADES DÉCHIRÈRENT LA LEUR, QUAND À MOI, PARTICULIÈREMENT DÉSORIENTÉ A CETTE, ÉPOQUE, JE PRIS PART À LA MASCARADE

J'APPRIS A TIRER, ET JE MANGEAIS A MA FAIM,,,. LE PORT DE L'UNIFORME FACILITANT GRANDEMENT MES RAPPORTS AVEC LES FEMMES, JE FIS LA CONNAISSANCE DE DENISE,



5 ENFANTS NAQUIRENT DE NOTRE UNION, CE FUT PENDANT PLUSIEURS ANNÉES UNE TRÊVE HEUREUSE DANS MA VIE, PUIS, A LA SUITE D'UNE GRÈVE, ACCUSÉ D'EN ÊTRE LE MENEUR, JE FUS RENVOYÉ. À NOUVEAU CE FUT LA MISÈRE,

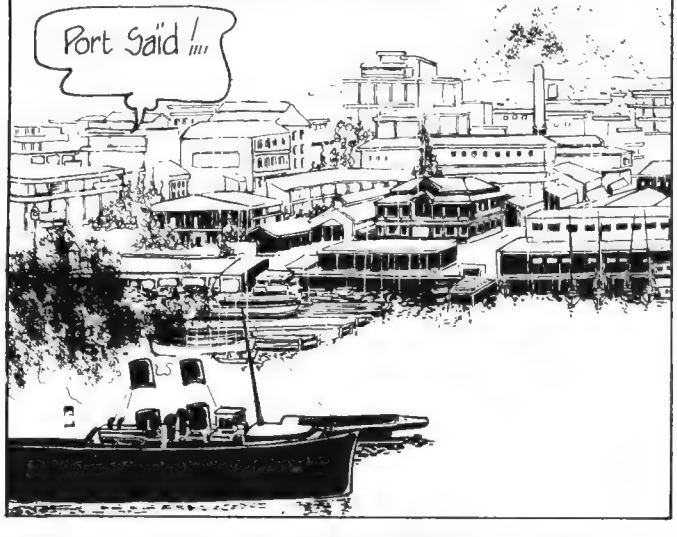
FICHÉ PAR LES FLICS ET PAR LES PATRONS, IL ME FUT IMPOSSIBLE DE RETRAVAILLER. DENISE ÉPOUVANTÉE SE RÉFUGIA CHEZ LE SECRÉTAIRE DU SYNDICAT : BRESSON, IL N'EUT AUCUN MAL À LA DÉGOUTER DE MOI, ME REPRÉSENTANT COMME UN MANIAQUE NÉVROSÉ ; ELLE ME QUITTA, EMMENANT CHEZ LUI MES ENFANTS. IL NE ME RESTAIT PLUS QU'A FAIRE LE BILAN DE CES ANNÉES ; J'AVAIS ÉTÉ HUMILIÉ, BAFOUÉ, EXPLOITÉ ; LE SOIR, JE VOLAIS UN P38 DANS UNE ARMURERIE, ET J'ALLAIS POUR UNE VOITURE ,,,.



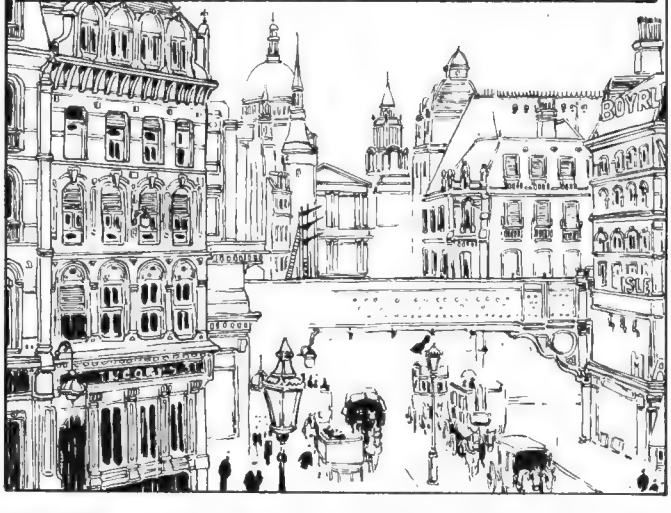
Durant l'année qui précéda la 1ère guerre mondiale l'agent H 21 voyagea à l'étranger pendant huit mois sous le camouflage de la "danseuse rouge".

Elle alla à Vienne, à la recherche d'autochtones auxquels les Allemands pussent se fier afin d'exercer un contrôle efficace sur leurs alliés Autrichiens...

... En Egypte sous prétexte de défendre les nouvelles formes de danse mais en réalité pour y fomenter des troubles au Maroc Français



...à Londres où ses récitals se soldèrent par un échec, mais où l'établissement une boîte aux lettres clandestine prévue à l'usage des espions se révéla plus tard hautement satisfaisante...



En Italie ses visites eurent pour but réel de constituer un réseau de sous agents au cas où Rome se joindrait à l'alliance opposée au Kaiser

Sa danse n'occupait plus dans sa vie qu'une position de plus en plus secondaire, ne faisant que simple écran masquant ses activités d'agent de renseignement

ou la concurrence parait beaucoup plus grande ?

J'étais bien à Saint-Luc mais je ne voulais pas vivre en Belgique. J'avais envie de revenir en France d'autant plus qu'il y a eu le problème du service militaire. Pendant cette année là j'ai continué à travailler pour **Tintin** et j'ai pris des contacts avec l'**Echo des savanes**. Je suis arrivé à l'**Echo** en pleine période d'effervescence, il y avait des réunions toutes les semaines avec un analyste et un professeur de sociologie. Il y avait aussi les gens de Bazooka dont je n'étais pas encore conscient de l'influence. C'est seulement maintenant que j'arrive à comprendre l'importance de ce qu'ils ont fait et comment des gens comme Benoit ont pu en sortir des choses. Je crois que l'expérience Bazooka est un peu suicidaire pour eux mais qu'ils ont ouvert des voies à beaucoup de gens. Chapiron par exemple a ouvert des horizons nouveaux au niveau du traitement des photos. Avant eux on n'osait pas trop se servir ouvertement de photos et eux justement ont cassé ça en montrant qu'une photo redessinée prenait une puissance beaucoup plus importante que la photo de départ. Tardi par exemple se cherche à ce niveau là.

Je voudrais que vous nous parliez de votre cheminement dans les divers titres de la nouvelle bande dessinée de l'Echo à Fluide en passant par A suivre, et même Pilote.

C'est justement que je me cherchais très fortement. Je suis arrivé à **l'Echo des savanes** en pleine ébullition où l'on me poussait un peu trop à faire des choses que je n'avais pas très envie de faire. Il fallait faire « intelligent » à tout prix. Il fallait plaire à un comité de rédaction qui était très puissant. C'était tout un travail de séduction qui était vraiment très dur. A un moment donné j'ai craqué et voulu faire quelque chose de plus personnel. Je me suis heurté au comité de rédaction et comme beaucoup de gens de l'**Echo** je suis parti. Je suis allé présenter mes dessins à Fluide Glacial où Diament m'a très bien reçu ; c'est beaucoup grâce à lui que j'ai fini par trouver mon champ d'expression personnel : il m'a poussé à faire complètement ce que je ressentais, sans être freiné nulle part ; c'est comme cela que j'ai commencé une série d'Histoire sur Besançon, ma ville natale et que j'en suis arrivé aux années cinquante où on m'a accepté. A **Fluide Glacial** j'ai entrepris une collaboration régulière mais à un moment donné le même problème s'est posé. A savoir que l'équipe de **Fluide Glacial** est composée de professionnels du rire et qu'il faut avoir une idée drôle par mois. Je suis alors allé présenter une bande à **Pilote**. Il n'y a pas eu de problème et je continue d'ailleurs à leur faire de petites histoires complètes. Je continue aussi à **Fluide** parce que de temps en temps il arrive que j'aie une idée un peu drôle. A se limiter à un seul journal on arrive à se scléroser complètement et ne plus pouvoir exploiter tout ce que l'on a envie de faire.

Avec « Pierrot le fou » dans Circus vous abordez pour la première fois une grande histoire. N'est-ce pas l'aboutissement pour un jeune dessinateur ?

Pour moi, oui ! J'étais très frustré de toujours devoir faire des petites histoires. Il est bon de faire quelques histoires complètes dans des genres différents pour voir ce que l'on est capable de dessiner et puis ensuite il faut se lancer dans des récits plus longs. Dans les histoires courtes on use très vite des personnages qui pourraient être très intéressants. On a une idée de personnage que l'on creuse un peu et puis on en fait une histoire de huit pages. C'est à ce moment-là qu'on s'aperçoit qu'on l'a bien en main et il faut l'abandonner.

Pourquoi avoir choisi « Pierrot le fou » pour votre première grande histoire ?

Mes histoires ont toujours tourné autour de ce genre. J'avais fait une histoire de ce genre dans **l'Echo des savanes** que l'on m'avait fait réduire de cinq à quatre pages en m'enlevant tous les textes. Tout cela parce que c'était soit-disant une histoire anarchiste et qu'à ce moment là le comité de rédaction ne voulait pas d'anarchistes dans le journal. « Pierrot le fou » est un personnage très éphémère dont l'histoire se déroule sur quelques mois de l'année 46 puis la légende a continué à courir jusqu'à présent. Le cadre extérieur est très intéressant, il y a eu quelques retombées politiques et c'est le genre de héros complètement marginal peut-être un peu suicidaire. Il y a aussi dans l'Histoire une remise en question des personnages et de l'époque : tout se passe dans l'immédiat avant guerre, la guerre et l'après guerre et l'on voit les protagonistes passer des rangs de la pègre à ceux de la gestapo puis même la résistance, ce sont ces pirouettes où personne n'est ni tout à fait blanc ni tout à fait noir qui m'intéressent.

Comment avez-vous réussi à vous défaire de l'influence de Tardi ?

Je crois que c'est un mûrissement. Ça s'est fait petit à petit par paliers. J'ai commencé à changer au moment où je suis entré à **Fluide Glacial**, où mon dessin s'est stabilisé au moment où j'ai commencé à faire des Histoires sur Besançon : ma région dans les années 50 : ma petite enfance ; je parlais de moi, de choses qui m'étaient familières : tout s'est alors débloqué. Petit à petit les choses se mettent en place.

Quelle est votre méthode de travail pour réaliser une histoire qui doit être fidèle avec la réalité ?

D'abord je me documente énormément. Avant de commencer mon récit j'ai lu des ouvrages écrits sur Pierrot le fou par trois ou quatre personnes différentes à la lecture desquels je me suis aperçu que chaque version était différente et que comme dans RASHOMON tout le monde mentait : même le mort ; c'est cette ambiguïté et tout le mythe qui s'est construit autour du personnage qui m'ont intéressé. Je suis allé à la bibliothèque nationale où j'ai retrouvé des coupures de journaux relatant son histoire. Ceci a constitué la première phase. Dans un second temps j'ai recherché des documents photographiques et ensuite j'ai recomposé l'histoire telle que moi je l'imagine. Je me documente aussi sur place. Je suis allé sur les lieux de l'action, j'ai pris des photos et je m'en suis servi pour faire mes dessins. Les années Cinquante sont encore très proches de nous, on trouve encore beaucoup de témoignages sur les gens et les lieux. On peut donc reconstituer une histoire assez facilement.

Il semble que votre époque privilégiée se situe entre 1920 et 1950.

Je crois que l'on évolue et qu'il y a différentes phases dans ce que l'on fait. Lorsque l'on débute on ne distingue guère ce que l'on aime de ce que l'on voudrait faire. J'ai débuté par des histoires se déroulant au début du siècle et maintenant elles se situent au cours des années Cinquante. Ça évolue même quelquefois dans les années Soixante. De toutes façons l'Histoire m'a toujours intéressé alors que j'ai du mal à faire des histoires se situant dans le présent. Le moyen âge me passionne aussi beaucoup. Lorsque j'étais à Saint-Luc j'ai fait deux histoires qui se passaient au moyen-âge et qui ont été publiées dans **Curiosity**. Cette époque me fascine mais je ne sais pas encore par quel bout la prendre.

Vous avez travaillé pour les divers titres de la bande dessinée adulte. N'avez-vous pas ressenti dans ces

M-DUVEAUX

nous nous revîmes souvent durant mon séjour à Paris, et je pris ensuite l'habitude de monter tous les vendredi dans l'homnibus de 8h15 qui chaque fin de semaine me ramenait vers elle...
COMMISSAIRE DE PLIN SURVEILLANCE
4A

rédactions le désir de vouloir faire intellectuel à tout prix ?

Quelquefois oui. J'ai surtout ressenti le désir de spécialisation dans chaque journal. Au départ à **l'écho des savanes** il y avait les réunions générales avec plus de trente personnes qui devaient prendre la parole à tour de rôle et devoir dire quelque chose d'intelligent à tout prix. On avait vraiment l'impression d'être à l'école. A **A suivre** aussi il faut faire intelligent. Je pense qu'il s'agit d'un faux intellectualisme. A savoir que les gens qui ont vraiment quelque chose à dire le font simplement. Alors que ces gens là utilisent des moyens compliqués pour ne pas dire grand chose. La rédaction où ça va assez bien c'est **Fluide Glacial** mais on est quand même bloqués par l'obligation de faire drôle. C'est comme ça qu'ils s'en sortent d'ailleurs puisqu'ils ont leur public mais c'est quelquefois dommage pour le créateur. Pilote a été la concrétisation d'un rêve d'adolescent : avant d'aller à **Tintin** j'étais passé 2 ans plus tôt à **Pilote** j'y avais croisé Pradal, Goscinny toute l'équipe de ces années là.

La situation est-elle différente dans les rédactions belges ?

Pas très : à **Tintin** c'est pas très drôle non plus. Pour autant que je sache à **Tintin** les dessinateurs ont très peu de contacts avec la rédaction. Toutes les décisions sont prises par Guy Leblanc en petit comité et ça crée une tension importante.

Les dessinateurs de la nouvelle génération ont tendance à vouloir travailler pour les adultes. Pourriez-vous travailler pour les enfants ?

J'y ai souvent pensé. J'ai toujours été beaucoup plus influencé par l'école **Spirou** plutôt que par **Tintin**. Bien que faisant plutôt le contraire j'ai toujours été fasciné par « Johan et Pirlouit » de Peyo, par « Gaston », par « Spirou et Fantasio », tous les héros de **Spirou** que je trouvais beaucoup plus sympathiques et beaucoup plus vivants que dans **Tintin**. Lorsque j'étais môme **Tintin** était un peu la copie du monde des adultes, je n'y trouvais pas de rêve et pas d'évasion. Aimant bien **Spirou** je me suis souvent posé le problème de savoir si j'aurais pu travailler pour eux avec une bande du genre de « Gil Jourdan » que j'aimais bien, mais mon graphisme n'y correspond plus.

Quel est d'après vous l'avenir des nouvelles revues de BD ?

Elles marquent un revirement important. **Métal** se transforme, **Circus** aussi et **A Suivre** également. On revient à **Pilote**. J'ai rencontré Mandryka dernièrement qui va refaire le concombre à **Pilote**. Je crois que l'avantage de **Pilote** à cette époque est qu'il était hebdo et qu'il rassemblait tous les dessinateurs de la place de Paris qui sont actuellement disséminés sur plusieurs titres mensuels.

Photo X

C'est une bonne chose ?

Je ne sais pas. J'aimais bien **Pilote** parce que je trouvais que c'était très vivant. Je trouve que des revues comme **Métal Hurlant** ou **A Suivre** ont été un peu froides. Elles ont donné une idée esthétique ou intellectuelle et elles ne bougent plus. De toutes façons l'esthétisme ou l'intellectualisme gratuit ça ne va jamais très loin. A **Pilote** ils prenaient des risques.

Vous réalisez également des croquis de spectacles dans Fluide. Comment se réalise ce travail ?

C'est un travail que j'aime beaucoup bien que très différent de la bande dessinée. La bande dessinée est un travail que l'on fait lentement alors que le croquis est un travail très rapide puisqu'il faut saisir quelque chose sur le vif. En plus on est imprégné par le spectacle et j'adore ça. Ça développe énormément le dessin et permet de faire des choses beaucoup plus vivantes. Comme j'utilise beaucoup la photo ça me permet de faire une balance et d'avoir un dessin beaucoup plus libre, plus en mouvement, plus proche d'un dessin que la bande dessinée essentiellement technique et narrative fige un peu.

Dans le courrier de SCHTROUMPF fanzine

J'ai lu dans CIRCUS l'histoire de Pratt et Oesterheld « Ernie Pike ». Comme vous ne précisez pas le nom du scénariste, je me permets de vous donner un complément d'information sur cet auteur.

C'est en 1957, que le metteur en scène Hector German Oesterheld (1) créa en Argentine l'un de ses plus importants personnages, le correspondant de guerre Ernie Pike.

La série de Ernie Pike a été conçue pour être dessinée par différents dessinateurs dans chacun de ses chapitres. Le premier de ceux-ci paraît dans le mensuel **Hora Cero** (2) qui devient un grand succès. Les aventures de Pike sont dures, noires, mais entourées d'une humanité peu habituelle en cette lointaine époque, qui explique peut-être leur succès.

Ce fait oblige Oesterheld à produire deux nouvelles séries similaires. Il s'agit de « El Cuaderno Rojo de Ernie Pike » (3), dont les héros sont des enfants qui ont participé d'une façon anonyme, à la deuxième guerre mondiale, et « Buster Pike », un journaliste (le frère de Ernie), qui a comme cadre de ses aventures le monde troublé de l'après-guerre, tel qu'on le vivait aux Etats-Unis.

A la fin des années 50, les Editions Frontera (qui ont été fondées et dirigées par Oesterheld) éditaient cinq revues qui ont fait date en Argentine : **Hora Cero** (mensuel-hebdomadaire avec numéro spéciaux) et **Frontera** (mensuel, numéros spéciaux). A toutes celles-ci s'ajoute la fameuse série d'Albums « Coleccion Batallas Inolvidables » (4). Dans cette dernière sont publiés plus de trente Albums, dont chaque titre est consacré à l'histoire (racontée par Ernie Pike) d'une des batailles les plus connues de la deuxième guerre mondiale.

Il est bon de signaler que les épisodes de Pike ont été totalement réalisés par Oesterheld, qui de plus écrivait les scénarios pour quatre vingt-dix pour cent des comics, et qui étaient publiés dans les revues des Editions Frontera.

Bien qu'en Europe seule ait été connue l'étape extraordinaire qui a été celle de Pratt, les épisodes du correspondant ont dépassé le nombre de deux cents et environ cinquante dessinateurs y ont travaillé, dont José Munoz, Solano Lopez, Garcia Seijas, Jorge Moliterni, Alberto Breccia, Walter Fahrer, Carlos Roume, etc... etc... Un fait très anecdotique et intéressant a été la création du visage de Pike. Avec une touche d'humour, le grand Hugo n'a pas eu de meilleure idée que de mettre au correspondant le visage de Oesterheld lui-même.

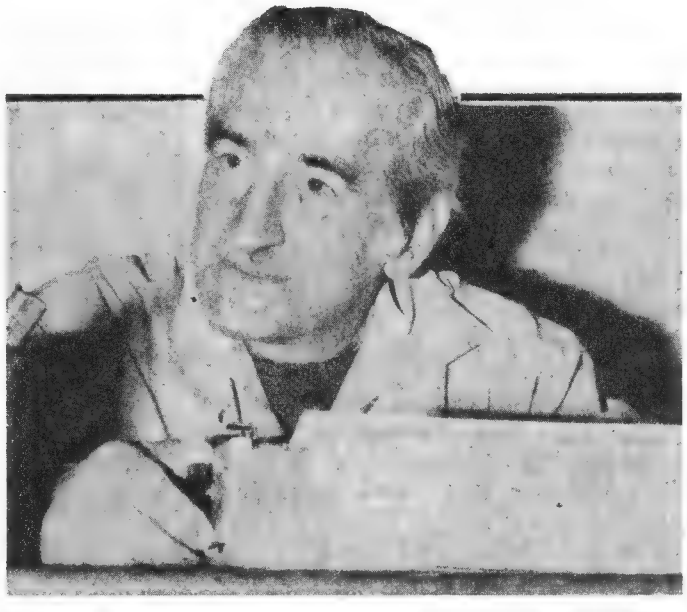


Photo « TOP »

PILE, PIKE, ET MOI

« Le nom de Ernie Pike a été comme un hommage à Ernie Pile, un véritable correspondant de guerre nord-américain. Bien que Pile ne soit pas un écrivain très célèbre, il a été le correspondant le plus lu aux U.S.A. Pile ne connaissait absolument rien à la stratégie militaire, mais ses histoires simples, directes, sont devenues extraordinairement vraisemblables. La mort de Pile survint à Iwo Jima, lorsque les troupes nord-américaines avaient déjà pris tous les fronts de guerre. Un franc-tireur japonais le tua d'une balle tirée au hasard vers un groupe de soldats. L'unique mort fut Ernie Pile.

Ses aventures et sa vie sont telles qu'on les croirait écrites par un metteur en scène de B.D.

C'est ce qui m'a attiré à lui ». (H.G. Oesterheld).

Luis ROSALES

(Argentine)

(1) Hector Oesterheld est le créateur de « Sgt Kirk » et « Mort Cinder », parmi tant d'autres succès. Pour obtenir davantage de renseignements voir le n° 17 du Fanzine HOP !.

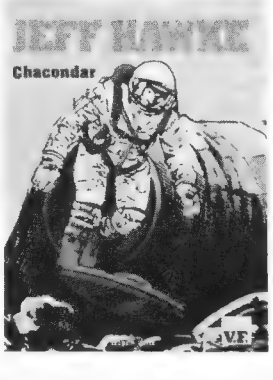
(2) Note du traducteur : « Heure Zéro »

(3) Note du traducteur : « Le Cahier Rouge de Ernie Pike »

(4) Note du traducteur : « Collection Batailles Inoubliables ».

ils sont sortis de presse !

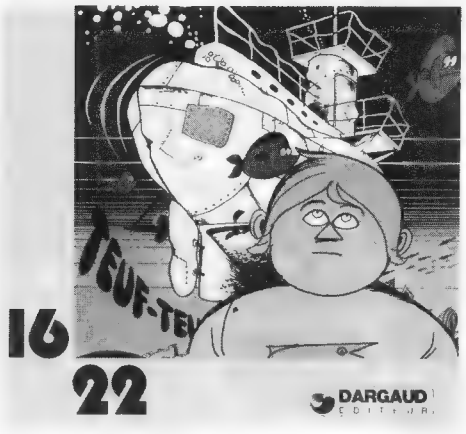
éditions jacques glénat



LES ALBUMS DU MOIS

LOB-PICHARD

les mémoires de



FELINA
Gotzinger - Mora
éditions J. Glénat

Fille illégitime d'un anarchiste espagnol et d'une sœur Calice, Félina semble vouée dès le départ à un destin hors du commun. Séduite par le milliardaire Wilburn Kholderup, elle devient sa femme. Mais la secte Kriss veut la mort du milliardaire et quelques temps après son mariage, Felina se retrouve veuve. Décidée à venger celui qu'elle aimait, elle devient une sorte de Fantomas féminin et poursuit de sa vengeance la secte Kriss.
Sur fond de début du siècle, l'histoire est agréable à lire, et le dessin d'Annie Gotzinger s'affirme de page en page, bien que usage de cadres tarabiscotés me semble nuire à la lisibilité. Félina, une héroïne à suivre...

Jean Léturgie

CAZA
par Caza
Les Humanoïdes Associés

Ce n'est pas de la bande dessinée, mais passer sous silence la parution d'un tel livre serait scandaleux. Cet album reprend les meilleurs dessins de Caza depuis le début de sa production. Peu connus ou inédits ils surprennent, font peur, envoûtent, enchantent et leur publication met en évidence le talent d'un auteur de BD encore trop peu connu. C'est un livre qui plaira (comment pourrait-il en être autrement ?). Un seul regret, la présentation avec couverture souple qui en fait un album léger et mou dans la main, mais il existe une version luxe pour les petits veinards qui ont les moyens.

Jean Léturgie

LE GRAND SAFARI
Mazel et Cauvin

Une nouvelle collection chez Dupuis. Boulouloum et Guiliguili accèdent à l'album, consécration que mérite amplement Mazel. Boulouloum, c'est un Tarzan miniature qui pour faire régner la paix dans la Jungle se fait aider de son fidèle gorille Guiliguili. Ajoutez à cela deux chasseurs d'ivoire plus bêtes que méchants et vous aurez la recette d'une bande dessinée très agréable à lire. C'est dans le style Spirou, et les gags sont présents à toutes les pages. Pour le dessin, rien à dire, Mazel est un vrai professionnel qui connait son métier. Quant à Cauvin, le succès de ses scénarios est suffisamment éloquent...

Jean Léturgie

LES MEMOIRES de SUBMERMAN
Lob - Pichard
collection Dargaud 16 × 22

Cet album reprend une partie des histoires complètes parues dans le pocket Pilote. Pour ceux qui ont la nostalgie de Submerman, série aujourd'hui arrêtée, ce pocket est un complément indispensable aux deux albums précédemment parus aux éditions Jacques Glénat. Nous y apprenons quelle fut l'enfance de cet aquatique et assistons à la lutte du peuple de la mer contre une forme de pollution très originale : les éponges super absorbantes. L'imagination de Lob va bon train, et ne met qu'un peu plus en évidence l'absence d'idées originales qui caractérise la BD aujourd'hui.

Jean Léturgie

PASSEPORT POUR LE NEANT
Tacq - Charlier
Dupuis

Malgré son grand âge, la patrouille des Castors fait toujours recette. Cette fois les scouts se trouvent confrontés à un problème très actuel : la drogue. Si le dessin de Tacq reste égal à lui même, on ne peut en dire autant du scénario. Il est vrai que cet épisode est une entrée en matière, mais il n'en reste pas moins que la profusion de gags nuit à l'action. Il faut attendre la moitié de l'album pour voir l'intrigue se nouer. Ces quelques réserves faites, la Patrouille des Castors reste l'un des piliers de la BD d'aventure et plaira sans doute encore longtemps, car, comme sœur Anne du haut de son donjon, je ne vois rien venir qui puisse la remplacer.

Jean Léturgie

JULIETTE DE SADE
Par Philippe Cavell et Francis Leroy
Editions Dominique Leroy
128 pages
cartonné noir et blanc

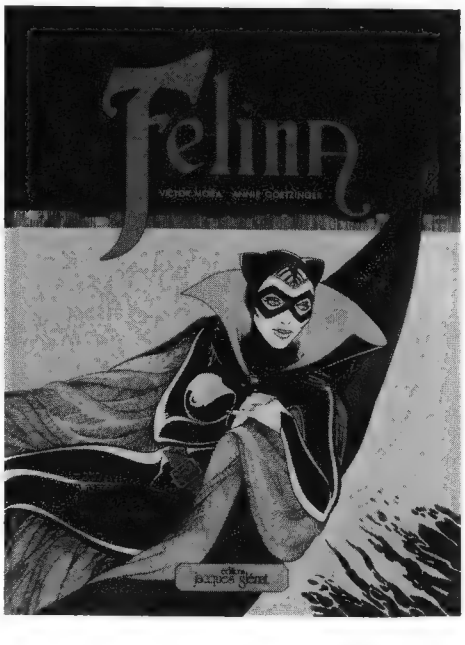
Après Emmanuelle, Marie Gabrielle, Histoire d'O, voici une autre grande œuvre érotique en bande dessinée. Récit bien connu du divin marquis sublimement mis en images par Philippe Cavell dont beaucoup de lecteurs de bandes dessinées reconnaitront le trait. Les femmes sont belles, les supplices raffinés, l'érotisme tournant à la pornographie. Notons la mise en page soignée ajoutant une touche de sensualité au dessin particulièrement évocateur. Avec cet album Dominique Leroy aborde la véritable bande dessinée de grande qualité et nous ne pouvons que souhaiter qu'elle poursuive dans cette veine.

Henri Filippini

LES GENTLEMEN
Scotland Yard se rebiffe
Tacconi - Castelli
Fleurus

Les gentlemen, ce sont un peu les Arsène Lupin des temps modernes. Cinq personnages forment une équipe de choc pour les effractions en douceur : Le Comte, cerveau de la bande, Kurt, inventeur de gadgets qui donnent à la série un petit air « James Bond », Pedro, pour lequel les coffres n'ont pas de secret, Moose, un homme de poids (plus de cent kilos) et la toute charmante Jane qui apporte la touche féminine indispensable. Gentlemen, ils le sont jusqu'au bout des ongles et leurs actions ne sont dirigées que contre des bandits de grande envergure, car comme aime à le rappeler le comte, « voler un voleur, ce n'est pas du vol ». Dans cet album le commissaire Henry Bott décide de mettre les Gentlemen sous les verrous, Scotland Yard se rebiffe en effet, mais l'ingéniosité des cinq amène une conclusion inattendue.
A mi-chemin entre le réalisme et le comique, le dessin de Tacconi s'accorde parfaitement à la série. Faire de l'humour avec du dessin réaliste n'est pas à la portée de tous. Le trait du dessinateur italien ne prête jamais au drame, mais au sourire et à l'ironie. C'est un tour de force qui mérite d'être signalé. Un scénario plus long serait souhaitable dans l'avenir, car les histoires courtes, même si elles sont très bien liées entre elles, ne permettent pas à l'action de se développer, et laissent un goût de trop peu. Les Gentlemen, une série à suivre et à ne pas manquer.

Jean Léturgie

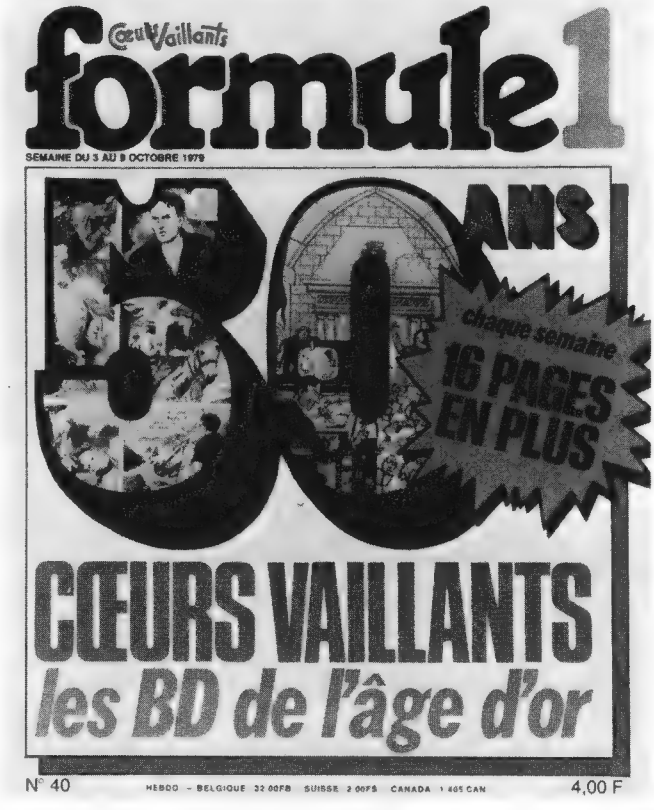


1929 - 1979

CINQUANTE ANS D'HISTOIRES

DE CŒURS VAILLANTS A FORMULE 1

HEBDOMADAIRE - LE NUMÉRO : 25 FRANCS
DIMANCHE 21 OCTOBRE
Cœurs Vaillants
FONDÉ EN 1929
A CŒURS VAILLANTS RIEN D'IMPOSSIBLE
Le Chrysanthème de Jade



pour chaque âge, un journal fleurus

TONY STARK
Une valise en enfer
Aidans
Fleurus

Si Aidans est le dessinateur talentueux que l'on connait, et s'il ne faillit en rien graphiquement dans cet album, il n'en est malheureusement pas de même de Aidans scénariste. L'histoire d'Une Valise en Enfer est d'une banalité à toute épreuve, sujet rebattu qui n'a même pas le mérite d'être traité d'une façon originale. Heureusement il nous reste le dessin plein de force et les belles filles que dessine Aidans... La substance de cette histoire n'est que poursuites et hasards, Aidans peut mieux faire, il nous l'a déjà montré.

Jean Léturgie

HARRY CHASE
Une femme a disparu
Par Walter Fahrer
et Claude Moliterni

SCARLETT DREAM
L'inconnu de Hong-Kong
par Robert Gigi
et Claude Moliterni
Editions Dargaud,
48 pages en couleur
collection souple.

Voici les deux premiers albums de la nouvelle collection « Aventures » des Editions Dargaud. Petits albums aux couleurs agréables, destinés à faire, enfin, connaître deux grands héros de la bande dessinée d'aventure : Scarlett Dream et Harry Chase. Le scénariste Claude Moliterni présente deux histoires policières originales plus proches du polar américain que de l'histoire à énigme française. Exotisme, érotisme désuet, suspense, sont au rendez-vous à toutes les pages de ces albums. Deux dessinateurs de talents peuvent démontrer qu'il n'y a pas que les dessinateurs à la mode qui connaissent leur métier : Robert Gigi connu voici quelques années grâce à « Orion » et « Agar » et dessinateur de « Scarlett Dream » depuis 1963 – époque où faire de la BD adulte n'était pas de si bon ton qu'aujourd'hui – et Walter Fahrer dessinateur argentin dont la maitrise graphique est digne des grands noms du strip américain. Deux albums à ne pas rater si vous aimez l'aventure avec un grand « A ».

Henri Filippini

DOMINO
Par Greg et André Cheret
Editions Dargaud
48 pages cartonnées
en couleurs

Si vous connaissez tous le Rahan de Cheret vous connaissez peut-être moins son Domino. Domino est un jeune garçon dont le parrain, brave chanoine, rêve d'en faire un justicier. Dominique devient donc Domino et justicier malgré lui. Tout cela mis en images allégrement par André Cheret qui répond avec malice aux multiples clins d'œil du scénario de Greg truffé de gags savoureux. Une bande dessinée entre l'humour et l'aventure et de plus une réussite ce qui est assez rare dans le genre très difficile de la parodie. Longue vie à Domino !

Henri Filippini

L'HOTESSE ET MONA LISA
Une aventure de Natacha
par Walthéry et Mittei
Editions Dupuis
48 pages en couleurs

Revoilà Natacha toujours aussi séduisante en route pour deux courtes aventures très différentes bien que Mittei en soit l'unique scénariste. Le premier volet nous permet de découvrir une Natacha rétro accompagnée par un Walter pilote d'un Fokker F.VII. Curieuse aventure où la Joconde sert de lien entre ces deux grands-parents des héros d'aujourd'hui. La seconde aventure commence par un détournement d'avion réalisé par un riche armateur qui désire offrir une super bande dessinée réalisée par tous les dessinateurs de **Spirou** à l'occasion des onze ans de ses deux filles. Cet épisode nous permet de découvrir toute l'équipe du journal **Spirou** délicieusement croquée par Francis Walthéry. De Jijé au regretté Maurice Tillieux en passant par une trentaine d'autres étoiles de **Spirou** ne ratez pas ce rendez-vous pas comme les autres.

Henri Filippini

LA MAIN DU SERPENT
Une aventure d'Achille Talon
par Greg
Editions Dargaud
48 pages en couleur
album cartonné

Partis dans les bois à la recherche de champignons, Talon et Lefuneste reviennent avec une main et pas n'importe laquelle, celle de la statue sacrée de Ghuttu-Rahl, le démon serpent. Une malédiction s'empare de ceux qui touchent à la main du serpent et bien entendu le brave Talon est la victime toute désignée. Cette découverte le conduira au Naygorjoh-Ray petit état indien dominé par un tyran que seule la main du serpent pourra sauver de la dictature. Une fois de plus Greg nous offre un texte savoureux admirablement dialogué, les dessins sont superbes et le récit prenant de la première à la dernière planche. Qu'on le veuille ou non le métier c'est quand même important et Greg en a à revendre.

Henri Filippini

VIVA LA REVOLUCION !
Une aventure des Gringos
par Jean-Michel Charlier et Victor de la Fuente.
Editions de Fleurus
48 pages en couleurs

Frontière mexicaine, Mars 1912. C'est dans cette région aux décors superbes à une époque particulièrement tourmentée que se situe l'action de ce nouveau grand western de Jean Michel Charlier magnifiquement illustré par Victor de la Fuente. Pete recherché par la police américaine et Chett acrobate aérien vont bien malgré eux devoir unir leurs forces pour survivre dans la tourmente de la révolution mexicaine. Charlier se sert avec adresse des décors, des personnages mais aussi des premiers véhicules beaucoup plus « graphiques » que ceux d'aujourd'hui. Victor de la Fuente, grand spécialiste du western, trouve enfin un scénario digne de lui, lui permettant de brosser des décors somptueux aux couleurs particulièrement travaillées. Les Gringos, une série qui risque fort de trouver très vite le succès de Blueberry.

PETITES ANNONCES
SCHTROUMPF fanzine
AU PRIX DE 5 FRANCS
LA LIGNE DE 40 LETTRES
OU ESPACES !
adressez vite vos textes

SCHTROUMPF fanzine

SCHTROUMPFANZINE est un supplément à **SCHTROUMPF/LES CAHIERS DE LA BANDE DESSINEE**, édité par la Société des Editions Jacques Glénat, s.a.r.l. au capital de 150 000 F
R.C. Grenoble B. 302 0694140027
Siège social 6, rue Lieutenant Chanaron
38000 Grenoble – Tél. (76) 87.37.58

Le numéro 10 F
Abonnement un an, 11 numéros
France 100 F, Etranger 110 F
Rédacteur en chef : Henri Filippini
Rédaction : Henri Filippini, Jacques Glénat, Jean Leturgie, Antoine Roux, Numa Sadoul
Maquette : Roger Brunel
Les articles documents et traductions sont : Editions Jacques Glénat, sauf mention contraire
Toute reproduction même partielle des textes et illustrations est interdite sans autorisation
Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.
Nous remercions les auteurs et les maisons d'éditions qui nous ont autorisés à reproduire les illustrations et extraits dont ils détiennent le copyright.

offre 'rentrée'

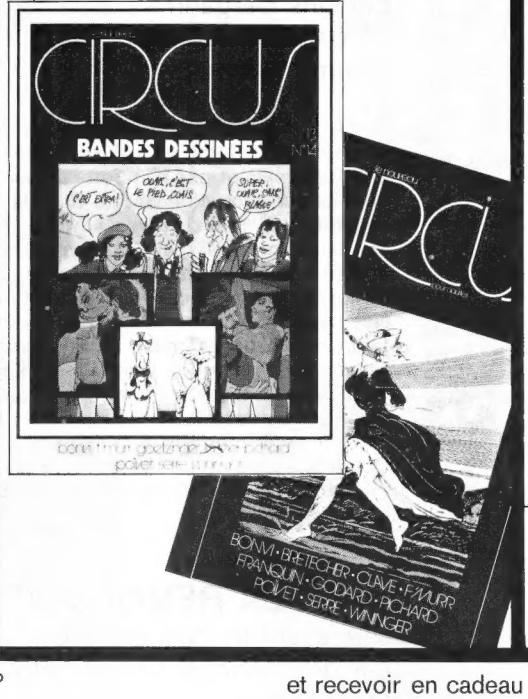
CIRCUS

MENSUEL/84 PAGES (36 EN COULEURS)

UN ABONNEMENT UN CADEAU au choix

1 T-SHIRT SERRE

1 RELIURE CIRCUS



1 EDITION LIMITEE

La toute première histoire de Christian GODARD (années 50). Tirage limité à 1000 ex. numérotés.

Je désire m'abonner à **CIRCUS** à partir du n°
Réglement joint par chèque bancaire ○
chèque postal ○
mandat ○

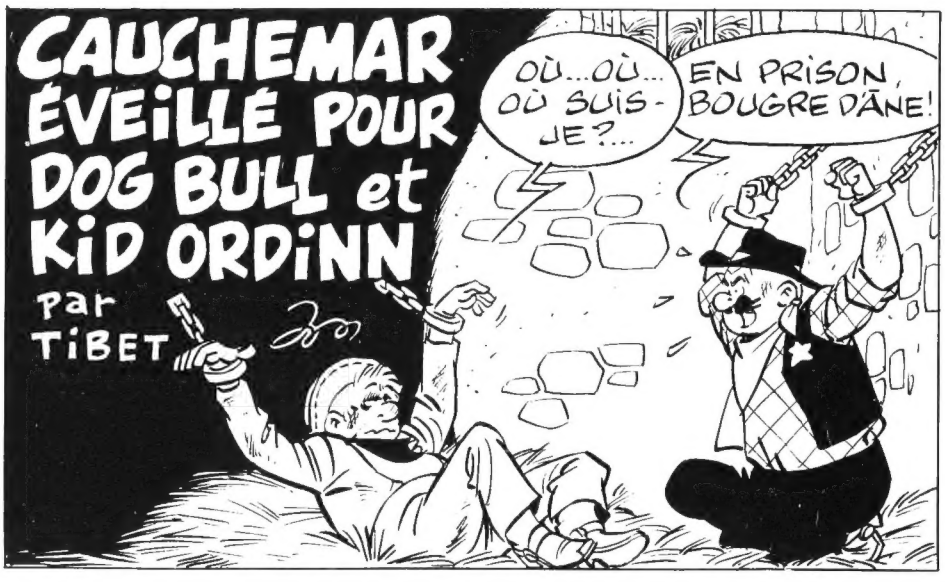
1 an/11 nos : FRANCE 150 F / ETRANGER 165 F
(pour l'étranger, réglement par virement, mandat, ou sur une banque française)
à adresser aux

éditions Jacques Glénat
6, rue Lt Chanaron 38000 Grenoble
(ccp 589 71 G - Grenoble)

et recevoir en cadeau :
RELIURE CIRCUS (N° 9-10-11) ○
RELIURE CIRCUS (N° 12-13-14) ○
LE NARCISSE D'ARGENT ○
UN T-SHIRT dessin Claude Serre ○
Réf* : coloris blanc ○ ciel ○ orange ○ rouge ○
Taille petit ○ moyen ○ grand ○

M_____
Adresse_____
Ville_____ Code_____

* dans la limite de nos disponibilités.



ALORS, NOUS ASSISTIONS À UN JOLI DÉFILÉ MILITAIRE...LES GENS CRIAIENT: "VIVE LE COLONEL MACHIN, VIVE LE GÉNÉRAL TRUC!..."
JE ME SOUVIENS... DE BEAUX UNIFORMES PLEINS DE MÉDAILLES!...

Editeur responsable: Michel Doutreligne - rue de l'Aqueduc 48 - 1050 Bruxelles

DEPUIS 1961, **AMNESTY INTERNATIONAL**, POUR DES RAISONS PUREMENT HUMANITAIRES, S'OCCUPE, EN DEHORS DE TOUT CRITERE RELIGIEUX, RACIAL OU POLITIQUE, DE LIBÉRER LES PRISONNIERS D'OPINION NON VIOLENTS, D'ABOLIR LA TORTURE ET LA PEINE DE MORT. CETTE ACTION, TOUT À FAIT BÉNÉVOLE, MENÉE PAR PRÈS DE 200.000 MEMBRES ET RÉCOMPENSEE PAR LE PRIX NOBEL DE LA PAIX 1977, S'ÉTEND À TOUS LES PAYS OÙ LES PLUS ÉLÉMENTAIRES DROITS HUMAINS SONT BAFOUÉS. ALORS, SI VOUS AUSSI VOUS ÊTES INDIGNÉS PAR TOUTES LES ATROCITÉS COMMISES PAR TANT D'ÉTATS, APPORTEZ DONC VOTRE AIDE À :

AMNESTY INTERNATIONAL

SECTION BELGE: BD LEOPOLD II 145 - 1030 BRUXELLES

ASBL BELGIQUE FRANCOPHONE

Schtroumpfanzine a reçu cette affiche dessinée par Tibet pour Amnesty International

la
bande
dessinée
c'est
Boulinier
20 boulevard BOULINIER